

Bulletin mensuel de  
l'Académie des sciences et  
lettres de Montpellier

Janvier 1925-Juillet 1925

**BULLETIN**

DE

**L'ACADÉMIE DES SCIENCES**

**ET LETTRES**

**DE MONTPELLIER**



**MONTPELLIER**  
**IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE**

Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1925

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 753102321626 1

nicieuse de la grossesse, et M. RAUX (de Millau), pour son travail sur les modifications d'ordre hématique au cours des diverses phases de la période critique des maladies aiguës et chroniques.

L'Académie ratifie les conclusions de la Commission et décide que sur la valeur du prix (2.000 fr.), 800 fr. seront attribués à M. PETTIT, 600 fr. à M. COLL DE CARRERA et 600 fr. à M. RAUX.

La séance est levée à 6 h. 45 du soir.

*Discours de M. le Docteur H. Guibert.*

MESSIEURS,

Je ne franchis jamais le seuil de cette savante et vénérable Maison sans éprouver des impressions faites de vieux et précieux souvenirs; elles sont si profondes que ni le temps, ni l'accoutumance n'arrivent à en atténuer l'acuité.

Et tantôt, en pénétrant sous l'imposante et sonore voûte d'entrée, cette impression s'est accrue d'une émotion assez vive, pourquoi le cacherais-je? Je venais, en effet, prendre place parmi vous pour la première fois, et selon la tradition, vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait en m'y accueillant; certes, cet honneur est grand et je sais bien que je ne le dois qu'à votre bienveillance incitée et provoquée par l'aimable et flatteuse initiative de quelques bons amis, vers lesquels va plus particulièrement ma reconnaissance, et qui se sont hasardés jusqu'à se porter garants pour moi et à me servir de répondants.

A vous tous, Messieurs, j'apporte aujourd'hui ma gratitude.

A vrai dire, mes titres à l'honneur de faire partie de votre ancienne et illustre Compagnie sont de valeur fort discutable; il en est un, cependant, que ces bons amis et ceux qui me connaissent bien m'ont attribué, et que je voudrais bien ne pas me voir refuser: c'est l'intérêt persistant que je porte au mouvement intellectuel de notre bonne ville et l'attachement profond, convaincu, tenace, à notre vieille Ecole de Médecine.

Pour cette double raison, utilisant les délicieux loisirs que me laisse, pendant l'hiver, ma situation professionnelle un peu spéciale, je viens fort souvent ici assister à peu près à toutes les manifestations de l'esprit (même celles d'ordre extra-médical) qui se déroulent si amplement dans ce Palais des Facultés, où je

venais tous les matins, et de fort bonne heure, jadis, il y a plus de 40 ans, alors qu'il était l'Hôpital Saint-Eloi..., et c'est pour cela aussi que lors de chacune de mes visites, mon esprit est assailli, j'allais dire pieusement assailli, de souvenirs très chers, que je cultive et que je ne veux pas oublier.

Dans un de ses beaux livres, M. ESTAUNIÉ, le romancier du « rien ne s'arrange », comme l'a un peu malicieusement appelé M. ROBERT DE FLERS, et qui a succédé sous la coupole, vous le savez, à ALFRED CAPUS, l'auteur du « tout s'arrange », M. ESTAUNIÉ, dis-je, nous montre que « les choses voient », qu'elles parlent, et même très éloquemment parfois, si l'on s'en rapporte aux discours élégants et pleins de psychologie, qu'il prête tour-à-tour à une horloge, à un meuble de bureau et à un miroir..

Je ne puis me défendre d'une illusion un peu analogue, ici, dans ce vieil Hôpital (pardonnez-moi, je voulais dire dans ce Palais), où chaque salle, chaque coin, murmurent quelque propos à mes oreilles, font appel à ma mémoire fidèle et sollicitent mon imagination attentive.

Pourrait-il, Messieurs, en être autrement? Ici, en effet, à l'époque de ma prime jeunesse, au cours de mon stage hospitalier, mon esprit s'est éveillé à l'attrait des choses de la Médecine; ici, j'ai passé mon concours d'externat; ici, dans une salle qui était jadis la salle d'honneur du Conseil d'administration et que je vois maintenant encombrée de débris de meubles fracturés et définitivement réformés (les choses vieillissent et meurent, elles aussi...) ici, dis-je, j'ai subi les péripéties du redoutable concours de l'Internat; ici, j'ai appris à m'intéresser au malade, à l'encourager, à l'aimer; ici, enfin, j'ai pu connaître, approcher, admirer de bons et illustres Maîtres: DUPRÉ, COMBAL, COURTY, DUBREUIL (pour ne parler que des disparus), belles et grandes figures d'hommes de devoir, doublés de cliniciens hors de pair et que nous nous donnions alors comme modèles, je ne dis pas à égaler; mais à approcher seulement, soit dans leur vie professionnelle, soit dans leur vie privée. Par leurs leçons, par leur exemple de chaque jour, ils nous disaient ce que doit être notre magnifique et noble profession, en même temps qu'ils savaient grouper autour d'eux des élèves dignes des Maîtres, et parmi lesquels un se détache plus spécialement aujourd'hui et se présente à mon esprit

d'une façon plus pressante par la dignité de sa vie, la noblesse de son caractère, les sympathies unanimes qu'il avait su grouper autour de lui, j'ai nommé le docteur GUIBAL.

Vous le connaissiez tous, Messieurs; il était des vôtres et je sais de quelle estime il était entouré dans cette Assemblée. Les hasards des circonstances ont voulu que nous nous soyons liés dès les premières années de mon externat, en 1885; ils ont voulu aussi que je lui succède ici aujourd'hui, sans avoir d'ailleurs la prétention de le remplacer; aussi ai-je conçu le modeste dessein de vous parler plus spécialement de lui, en rendant hommage à sa mémoire.

Voulez-vous me le permettre?

Après de solides et brillantes études classiques au Lycée de notre ville, qui auraient pu lui permettre d'aborder avec fruit d'autres carrières, GUIBAL eut, à l'Ecole de Médecine, une scolarité régulière et très honorable, du 12 juin 1872 au 13 août 1877; elle se termina par une thèse très remarquée, sur le *Traitement des fistules ano-rectales par la ligature élastique*. Il fut ensuite attaché, pendant deux ans, en qualité de chef de clinique au service des maladies syphilitiques et cutanées, et, en 1880, il aborda le concours d'agrégation de chirurgie avec un travail complet, et souvent consulté depuis, sur le *Spasme de l'Urèthre*. Le dieu des batailles universitaires ne lui ayant pas été favorable, il rentra dans sa bonne ville et devint, à la suite d'un brillant concours, en 1882, chef de clinique chirurgicale.

C'est là, et pendant l'exercice de ces fonctions, que je l'ai connu, que toute ma génération d'élèves l'a apprécié au cours des contre-visites de l'après-midi, quand il nous donnait sur les malades, vus ou opérés le matin par le grand Maître, des renseignements plus circonstanciés, plus pratiques et quand il nous initiait aux différentes méthodes d'exploration technique.

Ses courtes leçons étaient claires, précises, pleines de bon sens et d'esprit d'à-propos. Le souvenir m'en est resté très précis, ainsi que de sa bonté, de sa bienveillance à l'égard des jeunes, de ceux qui ne savions pas.

Je suis entré en relations avec lui dans des circonstances spéciales, pas très glorieuses pour moi du reste; oyez plutôt:

Je venais d'être reçu à l'Externat et mon rang d'admission

m'avait permis de choisir le service du Professeur DUBREUIL, dont GUIBAL était le chef de clinique. J'étais depuis peu de jours en fonctions, tout heureux d'avoir le droit de porter le tablier bleu des externes; on ne connaissait pas encore la tenue actuelle des grandes batailles chirurgicales: blouse blanche, bras nus, masque à l'orientale, sur un visage le plus souvent glabre... Le Professeur DUBREUIL s'était longuement arrêté au lit d'un malade atteint d'hydarthrose volumineuse d'un genou et il avait conclu à la nécessité d'une évacuation du liquide, d'une ponction de l'articulation au moyen de l'aspirateur du Professeur DIEULAFOY; on mit entre mes mains ignorantes le dit appareil, dans lequel je devais faire le vide, pendant que le Maître, GUIBAL et les élèves étaient occupés à examiner le malade. Que se passa-t-il? Quelle aberration fut la mienne? Je ne sais... ou plutôt, je ne tardai pas à le savoir, quand se produisit brusquement un bruit sec et que s'élança violemment vers le plafond, avec toute son armature métallique, le bouchon qui obturait la bouteille dans laquelle je devais faire le vide et où, en toute conscience, j'avais refoulé de l'air...

Ma déconvenue était grande; mes camarades riaient et mon embarras augmentait; mes débuts étaient tout simplement pitoyables. Le Professeur DUBREUIL, toujours impassible, se tournant légèrement vers moi, me dit, ironique: « Je crois, Monsieur l'Externe, que vous n'avez pas fait le vide dans votre bouteille; voulez-vous recommencer votre petite opération? » GUIBAL eut pitié de moi et vint à mon secours... et tout marcha à souhait.

A la fin de la visite, je m'excusai, comme je le pus, auprès du Professeur DUBREUIL, et j'entends encore GUIBAL, souriant et bon, me dire au moment de nous quitter: « Ne vous troublez pas (on ne disait pas encore: ne vous en faites pas...), ne vous troublez pas, mon petit, cela viendra peu à peu ». Je ne me suis plus troublé et d'aucuns m'ont dit depuis... que c'était venu.

Pendant ma carrière médicale, déjà longue, puisque cet exploit remonte aux premiers mois de 1885, j'ai eu bien souvent à me servir de ce même appareil, de cet aspirateur qui m'avait procuré un si glorieux début. Je vous jure, Messieurs, que je n'ai plus commis cette même faute, et j'ajoute que par une association d'idées toute naturelle, le maniement de cet appareil a toujours réveillé

en moi le souvenir de ma mésaventure et que, par un vrai réflexe, la reconstitution de la scène se faisait automatiquement en mon esprit : mes camarades mis en gaieté goguenarde, DUBREUIL vaguement et ironiquement souriant, GUIBAL bienveillant et plein de compassion pour le jeune Externe que vous savez, confus et penaud..., le bouchon projeté vers le plafond n'était même pas absent de cette obsédante vision...

Depuis, les années ont passé... et quand, dans la suite, j'avais l'occasion de revoir GUIBAL, je lui rappelais souvent ma petite histoire, et ensemble nous en riions...

De ses fortes études classiques, il avait conservé un goût prononcé et très averti pour la littérature et pour toutes les manifestations de l'art, et ses conversations qui révélaient une culture générale trop rare, à mon sens, aujourd'hui, montraient aussi combien heureusement étaient réunies en lui l'étendue des connaissances et la finesse de l'esprit.

Ces précieuses qualités, développées encore au cours de ses études médicales, lui valurent des succès rapides ; devenu le disciple favori du Professeur COURTY, mûri par des méthodes sûres et claires, habitué à l'observation logique des faits et à leur saine interprétation, GUIBAL sut acquérir rapidement une place toute particulière dans le corps médical de notre ville. Ses succès dans la clientèle ne se firent pas attendre ; ils furent grands et furent toujours de bon aloi ; aussi cette ascension, rapidement progressive, se fit sans susciter autour de lui ni dénigrement, ni jalousie, tant était irrésistible le rayonnement de sa correction professionnelle et de son expérience clinique.

Mais GUIBAL savait qu'un bon clinicien ne devient un bon praticien que si le cœur s'en mêle, et son cœur était pétri de bonté et d'inlassable bienveillance. Egalemeut attaché à toutes les catégories sociales de malades, il était devenu pour eux souvent un ami, toujours un confident.

Toujours accueillant, d'une urbanité du meilleur goût et jamais prise en défaut, inaccessible aux brutales et pernicieuses suggestions de l'égoïsme, ne pouvant pas arriver à comprendre la psychologie spéciale de ce qu'on est convenu d'appeler « les temps nouveaux » qui lui paraissaient défier toute analyse, il mettait sa bonté et son désintéressement au service de toutes les

œuvres de solidarité professionnelle et personne n'a perdu de vue le rôle de tout premier plan qu'il joua pendant de longues années au Bureau de l'Association de Prévoyance des Médecins de notre département, pas plus qu'aucun de nous n'a oublié de quelle élégance d'esprit et de quelle haute tenue littéraire étaient tissés ses rapports annuels de Secrétaire général.

Si GUIBAL a toujours, et de très bonne heure, compris le sens, la difficulté et la dignité de la profession médicale, s'il a toujours su allier les vertus de l'âme et celles de l'intelligence, si, en un mot, sa vie saine, fière et digne, est telle qu'elle mérite d'être donnée en exemple, c'est parce qu'il a toujours pensé que le bon médecin doit être sans doute celui habile dans l'art de guérir, mais qu'il doit être aussi, j'allais dire avant tout, *vir bonus*, l'honnête homme, l'homme de bonne foi, l'homme de conscience.

Un grand penseur l'a dit : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » GUIBAL a connu et toujours pratiqué ce précepte, qu'il a placé au-dessus de tout. C'est pourquoi nous l'avons aimé ; c'est pourquoi il a su s'attirer et retenir l'estime générale ; c'est pourquoi j'ai voulu, pour honorer une fois de plus ce grand caractère, évoquer devant vous, qui l'avez connu, cette belle et sereine figure d'un médecin complet, je veux dire d'un médecin qui sut être un confrère bienveillant et d'une correction irréprochable, qui fut ensuite un praticien instruit, zélé et désintéressé et qui réalisa en un mot le prototype de l'Homme de Bien.

*Réponse de M. le Docteur Magnol  
Président de la Section de Médecine*

MONSIEUR,

C'est pour moi un plaisir et un honneur d'avoir à prendre la parole pour répondre à votre discours.

C'est un plaisir, car vous êtes pour moi un ancien, un condisciple, un camarade.

Le souvenir de notre première rencontre à l'Hôpital Général est encore présent à ma mémoire : vous étiez Interne titulaire dans le service du Professeur GRYNFELT et moi Interne provisoire, dans le service du Professeur BAUMEL. Votre esprit n'admet-

taît pas de différence entre l'ancien Interne que vous étiez et le débutant : c'est pourquoi nos relations furent de suite cordiales.

C'est là où je suis resté quelque temps votre condisciple, où je vous ai suivi dans vos derniers examens, dans votre thèse, où se sont développés nos liens de camaraderie que de nombreuses années n'ont fait que consolider.

C'est, enfin, un honneur pour moi de vous recevoir dans le sein de cette Académie, car cela me permet de rendre hommage à vos mérites et à vos qualités morales.

Votre assiduité au travail vous a permis d'atteindre différents buts : entre autres : l'Internat, la Trousse d'Honneur du Concours entre Internes et la Médaille d'Or au deuxième concours.

Votre thèse, sur un sujet cher au Professeur GRASSET, vous a également valu une récompense. Ces succès et tous ceux que nous ne citons pas, ont été le prélude de votre carrière dignement remplie.

Nous apprécions votre mérite, nous estimons à sa juste valeur la peine que vous vous donnez pour ramener à la santé des malades dont l'état est souvent précaire.

Nous savons combien vos occupations sont absorbantes et nous vous sommes très reconnaissants de vouloir bien les interrompre pour consacrer quelques instants à nos réunions et faire, le cas échéant, quelque communication intéressante.

#### **Séance du 25 mai 1925**

L'Académie de Montpellier s'est réunie en séance générale publique, dans la Salle des Fêtes du Palais de l'Université, le lundi 25 mai 1925, à 5 h. 30 du soir, pour y célébrer le IV<sup>e</sup> Centenaire de la naissance de RONSARD. Des invitations spéciales avaient été envoyées aux autorités ecclésiastiques, civiles et militaires, et toutes les personnes qui s'intéressent aux travaux de l'Académie avaient été conviées par la voie de la presse.

De nombreux assistants avaient répondu à notre appel. M. le Général en chef et M. le Président du Tribunal de Commerce se sont fait excuser.

La séance est ouverte par M. THOMAS, président de l'Académie, qui nous parle de RONSARD, continuateur, en quelque mesure,